

trouver dans les leçons que me donne en ce moment Pigeon sur la façon de me tenir et de me déranger dans un rabaska.

“Premièrement, dit-il, il ne faut plus bouger une fois qu'on est en place; secondement, se tenir assis carrément et solidement, afin que si, par hasard, on ait à remuer tête ou bras le tronc reste immobile; troisièmement, avertir ses compagnons quand on veut changer de position; quatrièmement, ne jamais prendre les bords du canot pour point d'appui, soit pour embarquer, soit pour débarquer, soit pour aucun mouvement; cinquièmement...”

“Mais je m'arrête; car ou le lecteur connaît ce que je lui dis, ou il n'en sait rien. Dans le premier cas, je m'expose inutilement à sa critique; dans le second, je dois en toute conscience l'avertir qu'il se donne bien garde de se risquer avec ces seules notions dans le moindre canot d'écorce; autrement, je ne réponds de rien.

“La chose est plus difficile qu'elle en a l'air, et la meilleure théorie ne vaut certainement pas une heure de pratique...”

Laissons le même auteur nous décrire un “portage”.

“Le devant-de-canot, (c'est ainsi qu'on nomme celui qui se tient à l'avant de l'embarcation) (1) saute le premier à terre en s'aidant de son aviron, puis un autre, puis un troisième jusqu'à ce qu'il ne restât plus que Pigeon. Alors commença le déchargement des effets sous la direction de ce dernier. Quand le rabaska fut complètement vide, les hommes le tirèrent doucement à terre et le renversèrent sur le côté en attendant d'être portagé.

“Malgré l'appel de mes compagnons qui avaient pris les devants, je restai pour voir comment les hommes allaient s'y prendre pour faire le portage de tant de paquets “en pièces”, comme ils

disent. Ce ne fut pas long. Les porteurs étendirent leur “bricole” à terre en la doublant (une bricole est une lanière étroite de cuir, longue de huit à dix pieds et un peu élargie vers le milieu); puis ils firent un paquet de soixante à quatre-vingt livres pesant qu'ils se jetèrent sur le dos, ils assujettirent sur leur front la partie large de la bricole, et les voilà partis à la file les uns des autres. Honteux de voir ces hommes courbés sous leur paquet, je résolus de leur aider de mon mieux et à l'exemple de mes compagnons je me chargeai d'un drapeau.

“Ceux qui ont voyagé dans la forêt vierge savent que si l'on est étonné des fardeaux énormes transportés par les hommes des bois, en revanche un rien fatigue le voyageur novice qui n'a jamais foulé que le trottoir uni des grandes villes. Donc, je fis preuve de courage en m'emparant d'un drapeau tricolore et en protégeant notre arrière-garde de ses plis glorieux.

“Les sentiers de portage sont loin d'être larges; tout au plus quelques branches cassées, un arbuste tordu, certaines traces à peine visibles les découvrent au chasseur. D'ordinaire, cependant, aucun obstacle sérieux, renversis ou marais, ne s'y rencontre; mais on se tromperait si l'on allait en conclure qu'ils sont faciles au pied inexpérimenté.”

En lisant ce qui précède il n'y a aucun doute que le mot “rabaska”, appliqué au canot d'écorce, a dû vous frapper et vous vous êtes peut-être demandé ce que signifiait ce vocable sonore et d'allure indienne?

Plusieurs auteurs se sont occupés de cette appellation bizarre. Mais l'explication la plus plausible me semble être celle donnée par l'auteur de la “Vallée de la Mantawa”, et la voici: “Rabaska”, me disait un jour un saint missionnaire du Nord-Ouest, signifie dans les pays de “là-haut” l'acte le plus extraordinaire de vigueur qu'un homme peut faire. Le mot est une corruption d'Athabaska, rivière sur la-

(1) M. Thomas Verchères de Boucherville, dans son journal, dit aussi qu'on l'appelait “guide”.